

## Quand Hitler prend la parole

À propos de Timur Vermes, *Er ist wieder da* (2012)

*When Hitler takes the floor. On Timur Vermes, Er ist wieder da* (2012)

*Hitler neemt het woord. Over Timur Vermes, Er ist wieder da* (2012)

**Luc Rasson**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/772>

DOI : [10.4000/temoigner.772](https://doi.org/10.4000/temoigner.772)

ISSN : 2506-6390

### Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 106-112

ISBN : 978-2-84174-663-7

ISSN : 2031-4183

### Référence électronique

Luc Rasson, « Quand Hitler prend la parole », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 117 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 23 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/772> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.772>

---

## Quand Hitler prend la parole À propos de Timur Vermes, *Er ist wieder da* (2012)

→ Par **Luc Rassin**,  
Université d'Anvers

On ne se trompera guère en avançant que le seul nom d'Adolf Hitler cristallise plus de rejets, de répugnances, de haines que n'importe quel autre nom d'homme d'État du XX<sup>e</sup> siècle, voire de l'histoire dans son ensemble. Cette unanimité dans l'ostracisme est parfaitement compréhensible. Hitler, l'homme qui déclencha la Seconde Guerre mondiale, qui se solda par une perte inédite de vies humaines ; qui organisa la liquidation sur le mode industriel d'un groupe d'individus parce qu'ils avaient commis le crime d'être nés juifs ; l'homme qui transforma le continent européen en un champ de ruines fumant ; qui est devenu l'incarnation du mal radical et qui confronte les générations d'après-guerre à une impossibilité de parler, car comment circonscrire cette malfaisance ultime, cette force de destruction totale ? Il y a là du tabou, de l'interdit, ou au contraire peut-être, une *obligation à parler*. En effet, on ne peut pas se taire sur Adolf Hitler. Il hante nos cauchemars. Il peuple nos romans, nos films, notre vie politique, voire notre vie quotidienne. Il est là ou plutôt, le voilà, *Er ist wieder da*, comme l'annonce de façon comminatoire le roman de Timur Vermes.

Se débarrassera-t-on jamais de cette figure inquiétante et de ses idées meurtrières ? Certains commentateurs ne manquent pas d'exprimer leurs craintes quant à une acceptation grandissante du personnage et des idées politiques qu'il véhicule, malgré ce que je viens de rappeler. L'historien britannique John Lukacs estime que la stature du personnage est telle qu'on peut s'attendre à « some kind of a recrudescence of his reputation as the twenty-first century proceeds<sup>1</sup>. » Gavriel Rosenfeld, pour sa part, dans un ouvrage consacré aux *uchronies* thématiques le nazisme<sup>2</sup>, décèle une tendance « normalisatrice » de la mémoire occidentale du national-socialisme. Il réfère dans cette perspective au texte programmatique de l'historien allemand Martin Broszat qui, s'insurgeant contre « l'interprétation démoniaque » (« Dämonologische Deutung ») du national-socialisme, appelait, en 1985, à « historiciser » celui-ci, afin de contrecarrer « l'optique en noir et blanc<sup>3</sup> ». Selon Rosenfeld, une telle approche tend à diluer la perspective morale dont il est impossible de se passer dès lors qu'il s'agit du national-socialisme.

Dans le roman que Timur Vermes a publié en 2012 et qui a suscité des débats critiques houleux en Allemagne, Hitler se réveille dans le Berlin de 2011, pour une raison qui demeure inexplicée, après un sommeil de plus de 65 ans. Du passé de l'Allemagne depuis 1945 il ignore tout. De la sorte, le roman de Vermes s'inscrit dans la longue liste de romans dont Gavriel Rosenfeld a fait l'inventaire fondés sur une hypothèse historique contrefactuelle : et si Hitler avait survécu à la guerre ? L'originalité de Timur Vermes, cependant, consiste dans une double spécificité. En premier lieu, *Er ist wieder da* est une satire : l'effet de ce roman, j'y reviendrai, est avant tout comique. Or, Rosenfeld signale que le recours croissant à l'humour quand il s'agit du nazisme, du génocide des Juifs, de la figure de Hitler, etc. est un autre indice de normalisation<sup>4</sup> – et le critique de citer des films comme *The Producers*, de Mel Brooks, ainsi que *La Vita è bella* de Roberto Benigni. Et le fait que les Allemands eux-mêmes se mettent à rire de Hitler paraît particulièrement révélateur à Gavriel Rosenfeld : « the fact that Germans have overcome their traditional inability to laugh at the Nazi era reveals further evidence of normalization<sup>5</sup>. » La deuxième spécificité du roman est le fait, inédit à ma connaissance, d'accorder à Adolf Hitler le monopole dans l'énonciation : du début jusqu'à la dernière page c'est à la voix du Führer que le lecteur est confronté. Certes, depuis 1945, des romans ont été publiés qui donnent la parole à un nazi, historique ou fictif : en 1953 déjà, Robert Merle n'avait pas hésité à confier la narration de *La Mort est mon métier* à Rudolf Hoess, le commandant d'Auschwitz, et le souvenir du scandale suscité par *Les Bienveillantes*, où un SS impénitent raconte son histoire, est encore dans les mémoires. Le pas suivant s'imposait : Hitler parle. *Der Führer spricht*.

Il est vrai que certains romanciers n'ont pas craint d'accorder à Hitler un temps de parole – mais toujours limité. Ainsi le Canadien Philip Van Rijnndt imagine en 1979, dans *The Trial of Adolf Hitler*, que le dirigeant du III<sup>e</sup> Reich survit à la guerre, s'installe dans un village allemand où il mène une vie paisible et décide après 25 ans de se livrer aux autorités afin de blanchir son nom injustement sali, selon lui, par les vainqueurs de la guerre. Dans la troisième partie du roman, Hitler profite de la tribune qu'il reçoit lors de son procès très médiatisé à l'ONU pour tenter de réfuter les accusations de crime de guerre, de crimes contre l'humanité et de génocide portées à son encontre. À peu près au même moment George Steiner conçoit lui aussi un projet uchronique comparable : dans *The Portage to San Cristobal of A.H.* Hitler, ayant survécu encore une fois, est capturé par la Mossad en Amérique latine et jugé dans la forêt amazonienne. Le roman s'achève sur le plaidoyer intelligent et provocateur du Führer qui va jusqu'à revendiquer la paternité d'Israël.

Pourtant, dans le sixième chapitre du *Transport de A. H.*, les agents ayant arrêté Hitler avaient reçu de leur quartier général à Jérusalem l'ordre de *ne pas le laisser parler* :

Bâillonnez-le s'il le faut ou bouchez-vous les oreilles, comme le fit Ulysse le marin. Si vous lui donnez la parole, il vous dupera et vous échappera [...]. Sa langue est comme nulle autre<sup>6</sup>.

(1) John Lukacs, *The Legacy of the Second World War*, New Haven, Yale University Press, 2010, p. 88.

(2) Gavriel D. Rosenfeld, *The World Hitler Never Made. Alternate History and the Memory of Nazism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

(3) Hermann Graml und Klaus-Dietmar Henke (éds.), « Plädoyer für eine Historisierung des Nationalsozialismus », in *Nach Hitler. Der schwierige Umgang mit unserer Geschichte. Beiträge von Martin Broszat*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1987, p. 159-173.

(4) « The use of humor is, in and of itself, an important index of normalization », Gavriel D. Rosenfeld, *The World Hitler Never Made. Alternate History and the Memory of Nazism*, op. cit., p. 382.

(5) *Ibid.*, p. 382.

(6) George Steiner, *Le Transport de A.H.*, Paris, Julliard/L'Âge d'homme, 1981, p. 59-60.

(7) *Die Welt* : « Es ist ein fieses Buch, weil es seine Leser zu Komplizen macht. » Consulté sur <http://www.welt.de/113137258>, le 26 août 2013.

(8) Dans un compte rendu du roman, Gavriel Rosenfeld avance que la démarche comporte « the risk of glamorizing what it means to condemn, giving voice to racist ideas in the process of making fun of them. » « Rebooting the Führer », 19 février 2013. Consulté sur <http://forward.com/articles/171112/rebooting-the-fuehrer?p=all>, le 4 septembre 2013.

(9) « [U]ne matrice composée de modèles d'interprétation capables de donner un ordre et une organisation » : les cadres historique, géographique, culturel, mais aussi le contexte événementiel ainsi que les dispositions individuelles constituent le cadre de référence déterminant la façon dont le sujet interprète les faits. Cf. Sönke Neitzel, Harald Welzer, *Soldats. Combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris, Gallimard, 2011, p. 22-25.

(10) Timur Vermes, *Er ist wieder da*, Köln, Eichborn, 2012, p. 15.

(11) « Quand je n'étais pas en train d'écrire mon livre, je lisais le sien, *Mein Kampf*, pour trouver le bon rythme d'un point de vue linguistique », in *Die Welt*, 27 janvier 2013. Consulté sur <http://www.welt.de/113137258>, le 26 août 2013.

Cette injonction en appelle une autre qui est celle *de ne pas l'humaniser*, tant il est vrai que parler, c'est s'inscrire dans une humanité commune et le risque dès lors existe que « [v]ous penserez à lui comme à un homme et ne croirez plus à ce qu'il a fait. » (p. 61) De la sorte, Steiner met en place les termes d'un débat qui est loin d'être clos et où il occupe lui-même une position ambivalente, car, on l'a vu, malgré l'avertissement, le dernier chapitre confronte le lecteur à la prise de parole dérangeante du Führer. Timur Vermes, pour sa part, ignore effrontément ces dangers et confie la narration, non pas seulement à un « monstre », mais au monstre par excellence, plaçant le lecteur, pris en otage, dans la situation inconfortable de devoir écouter, d'un bout à l'autre du roman, la parole d'Adolf Hitler. Dispositif délicat : Max Aue, après tout, n'était qu'un personnage inventé et pourtant sa prise de parole avait déjà le pouvoir de susciter des réactions critiques où le sens de la mesure, c'est le moins qu'on puisse dire, faisait parfois défaut. Qu'en sera-t-il avec ce roman où, pour la première fois depuis *Mein Kampf*, Adolf Hitler prend la parole ? Est-il vrai, comme l'a avancé le quotidien *Die Welt*, que ce livre rebute parce qu'il fait du lecteur un complice du monstre<sup>7</sup> ? Est-ce que l'effet dernier du Hitler involontairement comique de Timur Vermes ne consiste pas à avaliser cela même qui est censé faire l'objet de la critique<sup>8</sup> ?

*Er ist wieder da* est une comédie de l'inadaptation. L'effet comique réside dans la collision répétée d'un « cadre de référence<sup>9</sup> » dépassé avec l'actualité de 2011. Voilà un dispositif nullement inédit ni en littérature ni au cinéma : on songe par exemple à *Block-Heads* en 1938, le film où Laurel, montant la garde dans une tranchée, ne se rend compte que vingt ans après l'armistice que la guerre est terminée et découvre, épaulé par Hardy, les États-Unis de la fin des années trente. Ainsi, peu après son réveil, voyant jouer des jeunes au foot, Hitler se dit qu'il doit y avoir une pause dans les combats. S'adressant à l'un d'entre eux qui porte un maillot d'un célèbre joueur brésilien (« Hitlerjunge Ronaldo ! »), il s'indigne de ce qu'il ne reconnaisse pas le Führer : « Comment un jeune soldat pourrait-il trouver le chemin victorieux vers Moscou, au cœur du bolchevisme, s'il n'est même pas capable de reconnaître son chef ?<sup>10</sup> » Plus loin, voici comment le narrateur interprète la présence de nombreux immigrés turcs dans la capitale : « pendant mon absence, quelqu'un, probablement Dönitz, a dû convaincre les Turcs de nous soutenir. Et l'ambiance plutôt paisible dans la rue laissait penser que l'intervention turque avait manifestement présidé à un tournant décisif dans la guerre. » (p. 19) Ailleurs, Hitler se dit agacé par la bonne humeur des gens matinaux, « comme s'ils étaient réveillés depuis trois heures et avaient déjà submergé la France. » (p. 100-101) Le plaisir de lecture que suscite ce roman réside pour une grande part dans la réaction décalée du personnage confronté à des situations banales ou alors à des objets appartenant au quotidien du début du XXI<sup>e</sup> siècle tels le téléviseur, les ordinateurs et les iPhones – perçus comme expressions du « génie créateur aryen... » (p. 128 et 189)

Cette inadaptation se répercute dans le discours même, car ce roman est aussi un espace dialogique où se confrontent et se heurtent le discours ampoulé d'Adolf Hitler (montrant que le romancier s'est bien imprégné de *Mein Kampf*<sup>11</sup>) avec l'allemand

parlé aujourd'hui dans la pluralité de ses variantes sociologiques et dialectales. Les métaphores et comparaisons qu'affectonne le narrateur sont du genre militaire ou violent : ainsi sa vision du monde théorique a été transformée, nous dit-il, « en une arme parfaite dans le champ de bataille impitoyable de la pratique. » (p. 46) Les défis sont « herculéens » (p. 49), sa concentration est « de fer » (p. 324) et son regard est « aigu comme un couteau ». (p. 47) Et à la simple question « Comment allez-vous ? », Adolf Hitler répond en ayant recours au discours de propagande de l'époque : « Comme la population civile allemande. Plus l'adversaire lance ses bombes avec mépris, plus la résistance devient fanatique. » (p. 257) À ce discours nazi en décalage répond la pluralité des Allemands parlés aujourd'hui : le langage des jeunes ; celui, agrammatical, du Turc gérant d'un nettoyage à sec appelé de façon appropriée « Blitzreinigung Yilmaz<sup>12</sup> » ; le berlinois que parle la secrétaire de la société de production MyTV, le discours journalistique de la presse à sensation, etc. De l'entrechoc de ces strates de langage jaillit le comique et la polyphonie romanesque devient ainsi une réfutation efficace de la prise de parole monologique du Führer.

Il est un troisième facteur générateur d'effets comiques. Le décalage que thématise ce roman entre le discours d'un Hitler prisonnier de son cadre de référence d'avant 1945 et les discours éclatés de la société allemande postmoderne est redoublé par le clivage entre la position d'énonciation revendiquée par le narrateur et celle qu'on lui attribue. Le roman est en effet fondé sur une *méprise énonciative* révélatrice du gouffre entre la figure d'Adolf Hitler et les Allemands d'aujourd'hui. Alors que le narrateur se prend au sérieux, se percevant dans le droit fil du rôle historique qu'il a joué – « J'avais toujours cru que mon retour avait un sens » (p. 360) –, son public en revanche le voit comme un acteur qui joue un rôle dans un objectif satirique, prononçant des paroles qui ne l'engagent pas.

Quels sont les effets de ce dispositif comique ? Ce roman confirme-t-il la crainte exprimée par Gavriel Rosenfeld selon qui le recours à l'humour, quand il s'agit de représenter le nazisme, est un indice dangereux de « normalisation » ? Un premier effet du malentendu énonciatif que je viens de pointer est la suggestion que le public allemand d'aujourd'hui est en quelque sorte d'avance immunisé contre les contenus national-socialistes que le narrateur fait passer dans ses interventions télévisées. En effet, la parole nazie est dépourvue d'impact dans la mesure où son destinataire ne la prend pas au sérieux et la reçoit au second degré : *ce n'est qu'un sketch*. Timur Vermes suggère de la sorte que le nazisme appartient définitivement au passé : il est parfaitement possible de permettre à un personnage revendiquant le nom d'Adolf Hitler de se faire interviewer à la télévision, voire d'être l'hôte d'un *talk-show* dénonçant certains travers de la vie quotidienne, sans que cela atteigne véritablement le public convaincu d'avoir affaire à une satire politique.

Cependant – et c'est là que la situation devient délicate – cette incapacité de détecter le vrai lieu d'où parle le personnage qui a refait surface dans le Berlin de 2011 est aussi une voie royale pour rendre acceptables les discours qu'il tient. Dans sa frivolité, la culture médiatique contemporaine ne s'intéresse qu'à une seule chose : faire de l'audience et donc des émissions qui provoquent, voire qui choquent. À

(12) « Nettoyage éclair Yilmaz » (p. 56).

partir de cet objectif, il devient parfaitement recevable, dans l'espace du roman, de lancer une « marque Hitler » (p. 273), en faisant abstraction totale de sa dimension politique. Ainsi Adolf Hitler peut-il divulguer son message sous le couvert de la superficialité et de l'agressivité de la culture médiatique d'aujourd'hui. Ce constat m'oblige à relativiser ce que je viens de dire sur le manque d'impact de la parole hitlérienne. En effet, il s'avère progressivement que les gens dans l'entourage d'Hitler – les producteurs de télévision entre autres – finissent par être contaminés par son discours : ils adoptent certaines de ses expressions et tournures. Ainsi l'un d'entre eux, chargé de créer un site web pour Hitler, estime dans une démarche empathique, que le mot anglais « homepage » n'est pas approprié puisque, c'est bien connu, le Führer n'apprécie pas les mots d'origine étrangère. Aussi propose-t-il la traduction littérale, en caractères gothiques évidemment, « Heimseite » (p. 240). Plus loin, lors de la remise à Hitler du Prix Grimme, une distinction prestigieuse dans le monde télévisuel allemand, les managers réunis commencent à parler comme le Führer, parlant de « victoire éclair » (« Blitzsieg », p. 303) et achevant la réunion sur quelques « Sieg Heil » enthousiastes...

Allons plus loin. Non seulement le Führer peut impunément transmettre sa conception du monde sur une chaîne allemande en 2011, mais en plus il lui est loisible de procéder à une critique de la modernité qui à certains égards – et voilà qui est troublant – est *recevable*. Voici, en vrac, quelques exemples de ce qui suscite l'indignation du personnage : la surcharge informative des journaux télévisés, en particulier le redoublement de la parole du journaliste et des bandes informatives qui passent au bas de l'écran (p. 77-78) ; les informations contradictoires et s'annulant entre elles qu'on trouve sur Internet (p. 133-134) ; les excès de vitesse des chauffeurs près des écoles (p. 200) ; la chasse (p. 202) ; le défilé à la télévision des « spécialistes » en quelque matière que ce soit et se contredisant sans cesse (p. 248) ; la classe des managers, tous interchangeable, et pourvus de titres ronflants (« Vice Account Managing Executive », p. 302) ; la chirurgie esthétique (p. 350) ; le self-service interprété comme une expression du mépris du client (p. 361-362) ; la politique économique allemande depuis la mise en œuvre des accords Hartz portant sur la réforme du marché du travail (p. 365)...

Le lecteur peut éventuellement faire sienne, jusqu'à un certain point, la critique énoncée, mais jusqu'à un certain point *seulement*. En effet, la confrontation des thèmes en question avec le cadre de référence de Hitler le mène souvent à couronner la critique sociale par des conclusions national-socialistes. Ainsi le narrateur envisage tout de suite une récupération propagandiste des bandes informatives sur l'écran : puisqu'elles détournent l'attention du spectateur de ce que dit le présentateur, celui-ci pourra plus facilement transmettre les mauvaises nouvelles – peut-être pas une catastrophe de l'envergure de Stalingrad, songe-t-il, mais au moins le débarquement des alliés sur les côtes siciliennes... (p. 79) La dénonciation des spécialistes se contredisant sur le petit écran donne sur un sursaut d'antisémitisme : il est clair pour le narrateur que même s'ils ne sont pas Juifs, ils font ce qu'il perçoit comme étant le travail des Juifs, à savoir répandre le chaos (p. 48). Quant au phénomène

du self-service, qui laisse le personnage ébahi au premier abord, il en conçoit parfaitement la logique en fonction de son cadre de référence à lui : il est clair qu'une généralisation de ce principe économique permettrait de libérer cent à deux cent mille jeunes hommes pour le service au front (p. 362).

Le Adolf Hitler qui parle dans ce roman n'exprime à aucun moment de regrets. Si le lecteur naïf s'attend à voir un personnage contrit battant sa coulpe, un peu à la façon du « bon » Hitler mis en scène par Eric-Emmanuel Schmitt dans *La Part de l'autre*, il se trompe lourdement. On s'en aperçoit chaque fois qu'il est question du génocide des Juifs que Hitler continue à défendre, et parfois de la façon la plus abjecte. Ainsi il ne manque pas de lancer une fleur à Himmler qui fut « fiable » (« zuverlässig », p. 80), apprenons-nous, *au moins* dans ce dossier-là. Dans l'interview qu'il donne au quotidien *Bild*, le protagoniste se targue du fait que même « la presse des vainqueurs » ne lui conteste pas « le mérite d'avoir débarrassé la terre de ces parasites. » (p. 256) Et lorsque sa secrétaire en pleurs lui lance que la famille de sa grand-mère fut gazée, Hitler se contente d'observer qu'avec « une volonté de fer » cette hérédité juive limitée peut être étouffée, comme l'avait fait Emil Maurice, un des fondateurs des SS qui fut un temps le chauffeur de Hitler et qui fut soupçonné d'avoir des ancêtres juifs (p. 317).

Enfin, il faut parler du dénouement qui refuse toute concession à une lecture moralisatrice : le personnage n'est pas démasqué, personne ne semble se rendre compte que l'individu qui se fait appeler Adolf Hitler recouvre la personne historique ; au contraire, tout se passe comme si la société allemande d'aujourd'hui se laissait progressivement, imperceptiblement, fatalement berné par Adolf Hitler. Ainsi, se remettant de ses blessures sur un lit d'hôpital après avoir été tabassé, ironiquement, par de jeunes néo-nazis n'appréciant pas forcément le retour du Führer, celui-ci reçoit des coups de fil de presque chaque parti politique allemand qui aimerait bien le récupérer. Mais Hitler reste de marbre, incapable de s'aligner sur quelque parti démocratique que ce soit, sauf, à la limite, le parti de défense des animaux. Et lorsqu'une éditrice, adoptant son discours à lui et allant jusqu'à faire des blagues antisémites (p. 389), l'appelle pour lui demander d'écrire un second livre, Hitler se rend définitivement compte du potentiel qu'il porte *encore* en lui. Aussi le roman s'achève-t-il sur un déjà-vu historique, un personnage conscient de ses talents politiques et rhétoriques qui projette de lancer une offensive de propagande et de fonder un mouvement politique. Et la devise est toute trouvée – ce sont les derniers mots du roman : « Es war nicht alles schlecht » - « Tout n'était pas mauvais. »

Retour de l'Histoire ? Oui, mais selon d'autres modalités. Ce que Vermes suggère en définitive c'est que la société postmoderne, par le primat de la technologie qu'elle oppose à l'idéologie, voire à la pensée, contient précisément un potentiel de dérive politique. Dans ce sens, le danger ne serait peut-être pas tellement le nazisme que les technologies de la communication fondées sur l'équivalence des contenus, s'adressant à un public dépourvu de toute mémoire historique, ouvrant une voie royale à des idéologies délétères. C'est de façon *bête* que reviendra quelque chose qui ressemblera au nazisme et avec la complicité objective des technologies modernes,

(13) C'est le cas de Daniel Erk qui tient un « Hitler-blog » dont l'objectif est la « destruction finale du mythe de Hitler » (<http://blogs.taz.de/hitlerblog/>) et qui est l'auteur de *So viel Hitler war selten. Die Banalisierung des Bösen oder warum der Mann mit dem kleinen Bart nicht totzukriegen ist* (« On n'a jamais vu tant de Hitler. La banalisation du mal ou pourquoi il est impossible de liquider l'homme à la moustache »), München, Heyne, 2011.

(14) *Süddeutsche Zeitung*, 13 décembre 2012. Consulté sur <http://www.sueddeutsche.de/kultur/bestseller-autor-timur-vermes-wir-haben-zuviel-vom-gleichen-hitler-1.1548976>, le 4 septembre 2013.

des médias et de la classe managériale. C'est donc en tant que mise en garde qu'il faut lire ce roman qui ne donne la parole au monstre que pour mieux désigner ce qui, au sein même de notre société, l'appelle et la favorise.

Cette parole sera-t-elle forcément nazie ? Dans une interview avec la *Süddeutsche Zeitung*, Vermes s'explique sur ce qui l'a poussé à écrire ce roman : face à ceux qui estiment que l'Allemagne d'aujourd'hui a une obsession malsaine pour la figure de Hitler<sup>13</sup>, le romancier signale que c'est toujours du même Hitler stéréotypé qu'on parle, celui de la monstruosité incarnée. Or, cette image – mis à part le fait qu'elle donne bonne conscience à ceux qui la cultivent – ne suffit pas à comprendre le phénomène ; elle ne rend pas compte par exemple de la séduction qui émanait du personnage (« die offenkundige Attraktivität »), du fait que Hitler pouvait aussi être charmant (« Hitler konnte offensichtlich auch freundlich, klug und charmant wirken ») et que les Allemands qui lui donnèrent leur vote en 1933 n'étaient pas forcément des idiots, bref, que la personnalité est un facteur en politique et que nous ne sommes pas nécessairement plus malins que les Allemands des années trente : « Il n'y aura pas d'autre Hitler, mais nous serons exposés à d'autres formes de la séduction<sup>14</sup>. » ■